

LES MIGRANTS ET LEURS LANGUES

LE CAS DE LA FAMILLE SALVIO

Que deviennent les langues apportées par les migrants une fois qu'ils sont installés en France ? Sont-elles transmises d'une génération à l'autre dans les familles ? Sont-elles progressivement abandonnées au profit du français ? Ce sont ces questions qui m'ont amenée à entreprendre une recherche pour essayer de comprendre les parcours linguistiques familiaux sur plusieurs générations.

Je vais présenter le cas d'une famille originaire d'Italie, la famille SALVIO, à partir de deux entretiens que j'ai eus avec Francesco, puis avec sa fille Paula. Le père de Francesco, Pietro, a quitté son village du Piémont au début des années 30 avec un de ses frères pour venir s'installer dans le Haut-Doubs (secteur de Pontalier). Il avait alors 11 ans. La mère de Francesco, Maria, originaire d'un autre village du Piémont, a rejoint son propre père dans les années 40. Ce dernier avait migré après la Première Guerre mondiale dans le Haut-Doubs (secteur de Maîche). Le père et la mère de Francesco se sont rencontrés en Franche-Comté où ils se sont mariés en 1946. Ils ont eu quatre enfants et Francesco est le 2^{ème} enfant du couple. Francesco aura lui-même quatre enfants, dont Paula avec qui j'ai eu un entretien.

Les témoignages de Francesco et de sa fille Paula m'ont permis de reconstituer en partie l'histoire familiale des langues depuis la génération des parents migrants, en passant par la 1^{ère} génération née en France (représentée par Francesco) et par la 2^{ème} génération née en France (représentée par Paula). La carte linguistique familiale qui a été établie montre les grandes lignes de l'évolution des langues au sein de la famille Salvio sur trois générations. On voit que les langues des parents migrants (le bergamasque et l'italien) commencent à disparaître chez leurs enfants et que le français est la langue maternelle de tous les enfants de Francesco. C'est ce phénomène de rupture, d'abandon, que j'ai cherché à comprendre et qui est exposé dans la 1^{ère} partie de cette étude. La 2^{ème} partie est plus particulièrement centrée sur l'italien et présente un point de vue plus personnel, celui de Francesco et de Paula, où sont exprimés les liens intimes que chacun a avec cette langue symbole de leur origine familiale.

Rappelons qu'en France, l'émigration italienne, piémontaise et toscane, est ancienne et très importante dès la fin des années 1860 au moment où s'achève l'unité italienne. Les raisons principales sont la crise de l'agriculture et des économies locales. Un réseau durable de traditions migratoires se forme et de petites colonies italiennes se constituent dans diverses régions de France (Pyrénées orientales, Nord de la France, Franche-Comté...). Les migrants italiens travaillent dans le bois ou dans le bâtiment. En 1926, 451.000 Italiens sont recensés en France ; ils sont officiellement 808.000 cinq ans plus tard, soit presque le double. Ils sont également nombreux en Franche-Comté : en 1931, ils représentent 40% du total des étrangers (J. Ponty, L. Hin, 2009). C'est une émigration de masse de personnes originaires de la Vénétie et du Piémont, sur un axe allant du Frioul à Bergame (P. Milza, 1986). La famille Salvio s'inscrit dans ce processus continu de migration italienne.

SOMMAIRE

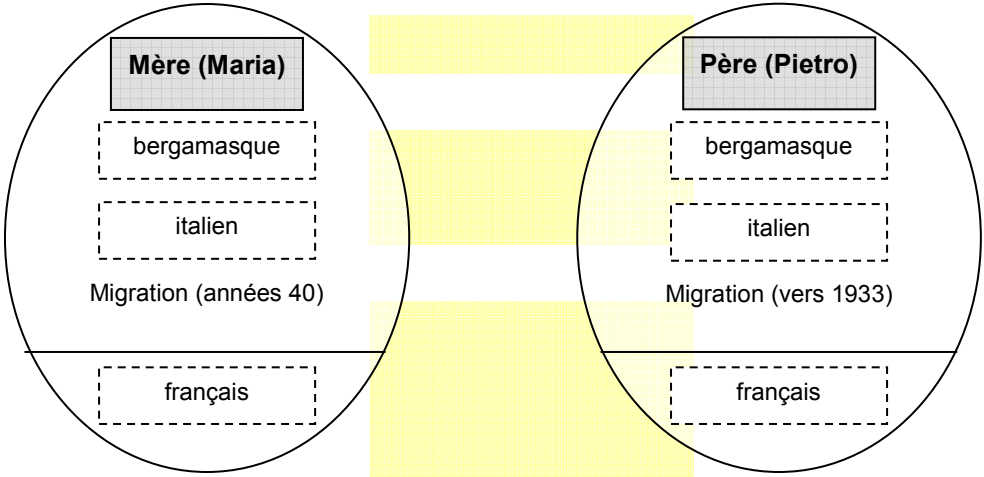
PARTIE I :

GÉNÉALOGIE DES LANGUES SUR TROIS GÉNÉRATIONS	4
1. Les parents migrants Maria et Pietro	4
2. La 1^{ère} génération née en France.....	6
2.1 La transmission refusée	6
2.2 L'italien accepté et les regrets	8
2.3 Retour à l'italien.....	9
3 La 2^{ème} génération née en France.....	10
Conclusion.....	12

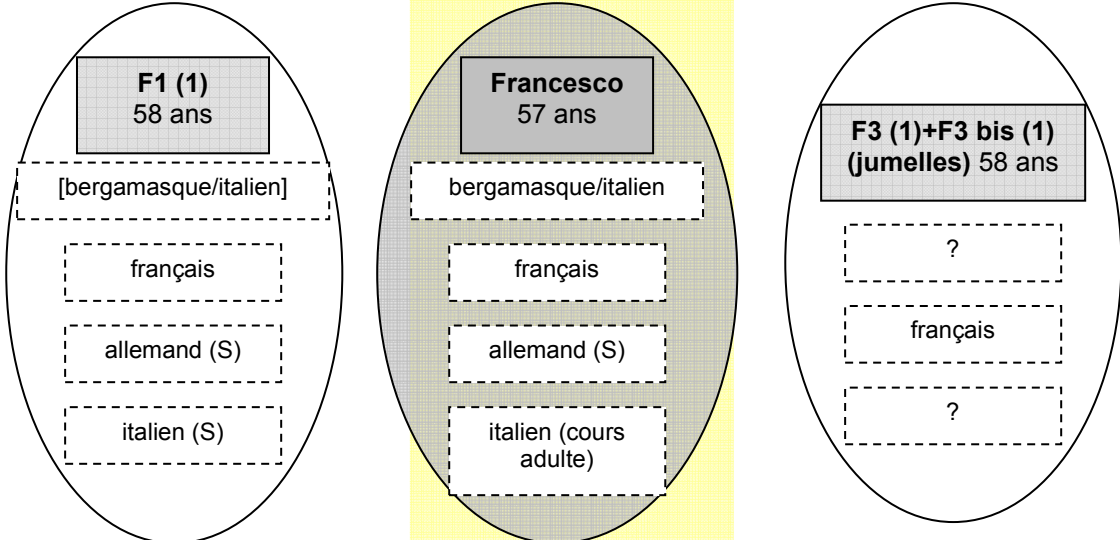
PARTIE II :

LE LIEN AVEC LES ORIGINES ET AVEC L'HISTOIRE FAMILIALE	14
1. Francesco : La famille, creuset de l'identité	14
1.1 L'arbre généalogique	14
1.2 Le rassemblement des Salvio.....	15
1.3 Les recherches personnelles	17
2. Paula : Le poids d'une histoire familiale marquée par la différence	17
Conclusion.....	20
ANNEXES.....	22
Extraits de l'entretien de Francesco	22
Extraits de l'entretien de Paula.....	22
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	24

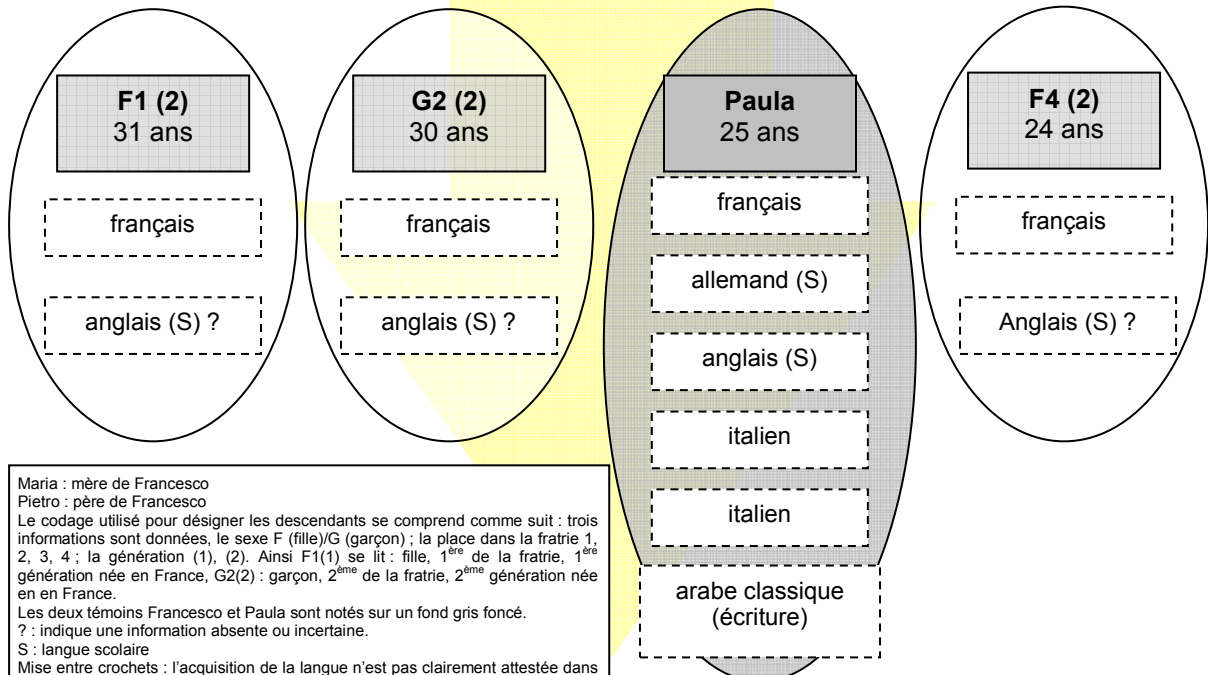
CARTE LINGUISTIQUE FAMILIALE : Famille Salvio



1^{ère} génération née en France



2^{ème} génération née en France : les enfants de Francesco



Maria : mère de Francesco
 Pietro : père de Francesco
 Le codage utilisé pour désigner les descendants se comprend comme suit : trois informations sont données, le sexe F (fille)/G (garçon) ; la place dans la fratrie 1, 2, 3, 4 ; la génération (1), (2). Ainsi F1(1) se lit : fille, 1^{ère} de la fratrie, 1^{ère} génération née en France, G2(2) : garçon, 2^{ème} de la fratrie, 2^{ème} génération née en France.
 Les deux témoins Francesco et Paula sont notés sur un fond gris foncé.
 ? : indique une information absente ou incertaine.
 S : langue scolaire
 Mise entre crochets : l'acquisition de la langue n'est pas clairement attestée dans l'entretien.

PARTIE I : GÉNÉALOGIE DES LANGUES SUR TROIS GÉNÉRATIONS

1. Les parents migrants Maria et Pietro

Au Piémont, Maria et Pietro pratiquaient deux langues, le bergamasque qui est un dialecte de la région de Bergame, et l'italien. Pour bien comprendre la situation de ces deux parlers, quelques précisions sont nécessaires. L'Italie a longtemps été une mosaïque de petits territoires parlant des dialectes locaux et ce n'est qu'en 1860, date de l'unité italienne, que l'italien à base toscane a commencé lentement à se diffuser dans tout le pays. En 1861, 8,5% de la population parlaient l'italien de façon habituelle, taux très faible qui indique la grande vitalité des dialectes. Au milieu du XX^e siècle, ils sont 19% à pratiquer l'italien dans leurs communications quotidiennes et 60,4% en 1988 (H. Walter, 1994). Ainsi jusque dans les années 1960, la langue d'usage courant en Italie était le dialecte local. Dans le Piémont d'où est issue la famille Salvio, au début du siècle dernier, le peuple ne parlait que le dialecte et l'apprentissage de l'italien se limitait au mieux à deux ou trois ans d'école. La grande majorité des Piémontais est restée dialectophone jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale (M. Giolitto, 2004)¹. Il en résulte que les Italiens arrivés en France dans les flux migratoires qui vont jusqu'à la fin des années 60 n'avaient pas vraiment de langue nationale, ils avaient leur dialecte.

Pour Maria et Pietro, le parler qu'ils pratiquent le plus, celui qui est leur langue maternelle, est le bergamasque. On ne sait pas à quel âge ils ont commencé à parler italien ni comment ils ont appris cette langue. Cependant, sachant que Pietro a migré à l'âge de 11 ans et qu'il parlait alors italien, il est probable que l'acquisition de la langue a été relativement précoce. Ce qui est certain, c'est qu'au moment de leur migration Maria et Pietro sont bilingues et c'est avec ce bagage linguistique qu'ils sont arrivés en France. Tous deux ont continué à parler les deux langues durant leur jeunesse dans le Haut-Doubs et ensuite dans le foyer familial une fois mariés. Le français s'est très vite ajouté à leur répertoire. Pietro est allé à l'école grâce au fermier chez qui il travaillait :

« le père Victor a été en gros le père d'adoption de mon grand-père et de son frère quand ils sont arrivés en France. C'est lui qui les a envoyés à l'école [...] Mon grand-père souvent nous parlait de ça » (témoignage de Paula)

Il a donc appris le français à l'école (apprentissage formel) mais aussi en communiquant avec les autres (acquisition naturelle). Quant à Maria, arrivée en France à 15/16 ans, elle a acquis le français de façon informelle, par contact social.

En résumé, pour la génération de Maria et Pietro, la migration se traduit par une continuité linguistique entre l'avant et l'après (bergamasque et italien) et par l'adaptation au nouvel environnement avec l'appropriation du français. Le répertoire verbal enrichi compte désormais trois langues, ce qui fait d'eux des sujets plurilingues. Mais cette continuité linguistique est apparente. Certes les langues de départ sont toujours pratiquées mais dans une situation transformée. Leur réseau d'usage s'est réduit considérablement (le bergamasque n'est plus parlé que dans la famille et avec les quelques compatriotes qui le comprennent alors qu'avant c'était le parler commun du village et des environs) et ce qui était là-bas le

¹ Les causes de la progression de l'italien sur tout le territoire national sont plurielles : effet de la diffusion de la télévision à partir des années 50, démocratisation de la politique de scolarisation, migrations internes des habitants du sud de l'Italie vers les villes industrielles du nord (l'italien sert alors de langue véhiculaire aux locuteurs de différents dialectes).

mode d'expression naturel et familier est devenu ici un parler étranger. Autre élément nouveau, bergamasque et italien sont en contact avec le français, ce qui change l'équilibre des langues. Une question qui ne se posait jamais avant la migration va alors devenir essentielle : quelle langue parler aux enfants ? Quelle langue transmettre ? On voit que la migration donne toujours lieu à des ajustements, des réaménagements dans la pratique des langues. C'est pourquoi il est difficile de dire qu'il y a des continuités au sens strict dans la vie des langues entre là-bas et ici.

Ce que l'on sait des usages des langues de Maria et Pietro au sein de la famille vient du témoignage de Francesco. Celui-ci donne une image peu précise des pratiques de ses parents, peut-être parce que ses souvenirs sont lointains (Francesco a 57 ans au moment de l'entretien) et que la petite enfance est une période où l'on a peu conscience des langues. Voici ce qu'il dit des pratiques langagières

. de son grand-père maternel :

« c'était plutôt le dialecte, c'était un mélange des fois, mais c'était plutôt le dialecte »

. de ses parents :

« et mes parents, c'est pareil, ils parlaient le dialecte aussi... Ils étaient de la même région ; ils parlaient plutôt le bergamasque que l'italien. Je me rappelle quand j'étais petit, c'est l'italien qu'ils parlaient entre eux et puis le dialecte »

. de la famille élargie :

« on a entendu parler italien avec mes parents, mes oncles et tantes... »

Les parents de Francesco ont des pratiques bilingues dans leurs langues d'origine mais il est difficile de savoir laquelle, du bergamasque ou de l'italien, était dominante. Il est probable aussi que le flou des propos de Francesco est dû à la difficulté d'identifier clairement chacune des deux langues. Francesco, qui comprend le bergamasque et l'italien (à quel degré ? impossible à dire avec précision), dit qu'il lui arrive de confondre les deux langues, en compréhension et en expression

« si vous voulez, des fois je crois que le dialecte piémontais, c'est de l'italien et puis en fait non, c'est le dialecte »

« quand je vais à la fac [à ses cours d'italien], je me trompe parce que je parle des fois bergamasque »

La difficulté à distinguer deux langues, surtout lorsqu'elles sont linguistiquement proches², est un phénomène assez banal. Francesco ne différencie pas clairement (et ne ressent pas le besoin de le faire) les deux parlars dans lesquels, petit enfant, il a baigné. De plus, les pratiques bilingues des parents, qui passent naturellement d'une langue à l'autre, qui changent de langue au cours d'une même conversation, ne facilitent pas le repérage de chaque langue par celui qui écoute. La tendance à la (con)fusion des deux langues de l'enfance a quelque chose de naturel. Elle est visible dans les pratiques actuelles de Francesco qui, comme il le dit, croit employer un mot italien alors que c'est du dialecte piémontais. De tels mélanges qui surprendront (peut-être défavorablement) un monolingue font partie des pratiques ordinaires des bilingues actifs entre eux. Il n'est donc pas étonnant que Francesco ne différencie pas toujours nettement les deux langues qui ont formé un continuum sonore dans son enfance.

² Ne connaissant pas les caractéristiques du bergamasque, je ne peux pas me prononcer sur son degré éventuel de proximité avec l'italien.

2. La 1^{ère} génération née en France

2.1 La transmission refusée

Les enfants ont entendu leurs parents parler bergamasque et italien à la maison. Les langues de communication interne à la famille sont les parlers d'origine qui passent ainsi des parents aux enfants. Les parlers d'origine sont donc transmis. La rupture linguistique qui va se produire est le fait des deux aînés³, Francesco et sa grande sœur F1(1). Tous deux refusent l'héritage linguistique et n'acceptent pas que leurs parents parlent les langues d'origine à la maison. La rupture a lieu à l'époque de la scolarisation ; elle a un caractère absolu et dramatique car elle est fondée sur des blessures profondes de l'enfance. Francesco évoque les attitudes xénophobes des gens « du coin » et l'intolérance des élèves autochtones à l'école communale. Il parle de la souffrance de ses parents en butte à des formes d'exclusion en raison de leur origine étrangère :

« mes parents, ils ont essayé de se fondre, parce que mon père a souffert énormément aussi pendant la guerre 39-45. Ils ont souffert en arrivant en France de leur nationalité et après ils ont dit « il faut qu'on s'intègre' ».

Il explique le refus de la langue italienne par les attitudes fermées des « locaux », ce qui suscite chez lui la volonté d'effacer toute trace d'origine étrangère :

« l'enfance a été un peu difficile parce qu'on n'était pas acceptés, on n'était pas du tout acceptés des locaux. Alors c'est pour ça, nous on refusait que nos parents parlent italien. Parce qu'on ne voulait pas être différents des autres ».

« nous on refusait que nos parents parlent italien. Parce qu'on ne voulait pas être différents des autres [...] on leur disait 'il faut parler français'... parce que quand les copains venaient à la maison et nos parents nous parlaient italien, on n'aimait pas [...] Nous, quand on était enfants, nous ce qu'on souhaitait, c'était surtout que mes parents ne parlent pas italien pour ne pas être différents »

« nous volontairement, surtout je vous dis ma sœur aînée et moi-même, on voulait que mes parents ne parlent pas, on voulait manger français, parce que on... supportait trop de la part des autres élèves »

Chez Francesco et sa sœur aînée, la réaction est un rejet quasi identitaire de toute trace d'italianité qui va jusqu'au refus de la cuisine familiale. L'abandon de pratiques culturelles jugées distinctives, la volonté d'effacement des signes visibles d'altérité, entrent dans des stratégies de défense : éviter les marques de la différence, éviter d'être vu comme « autre » :

« on refusait la nourriture italienne, la polenta, les choses comme ça, les gnocchis, pas de ça. Il fallait de la nourriture française. Je me rappelle, il y a une copine qui était venue voir ma sœur et puis la copine a dit 'qu'est-ce que vous mangez ? Votre père, qu'est-ce qu'il fait à manger ?' 'oh mon papa, ce qu'il fait à manger là, c'est pour les poules... pour une semaine'. Elle n'osait pas dire que c'était nous qui allions faire les poules... donc si vous voulez on voulait que mes parents parlent français, on voulait manger du pain français, on voulait manger de la nourriture française »

Chez Francesco, les manifestations directes d'hostilité de la part des élèves autochtones entraînent une riposte agressive (la bagarre) comme défense de soi :

³ Les jumelles F3 et F3 bis, plus jeunes, apparaissent très peu dans le discours de F. Lui et sa sœur aînée sont les acteurs effectifs de la rupture linguistique.

« je supportais pas d'être toujours traité d'italien, de macaroni... J'avais 12, 13 ans, je me battais à l'école parce qu'à force, j'en avais marre »

« on en avait marre de toujours se faire traiter d'italien, de macaroni... alors ça a été des époques difficiles »

Le rejet de marques identitaires comme mécanisme de défense va de pair avec un puissant désir de « se fondre » dans l'environnement local par une francisation tant linguistique que culturelle (désir d'assimilation). L'école, on le sait, est un moment important dans la socialisation de l'enfant (il y fait l'expérience de nouvelles règles, de nouveaux comportements, de nouvelles relations avec les adultes, avec les autres élèves). C'est la période où « l'identité pour autrui » (attribuée par les autres) devient plus consciente et plus visible (C. Dubar, 2000). L'enfant est en effet identifié par les autres enfants et cette identification qui lui est renvoyée peut être une douloureuse épreuve. La xénophobie des enfants autochtones, qui ne font que reproduire ce qu'ils entendent à la maison et dans l'environnement proche, s'exprime par des mots-insultes (« *italien* », « *macaroni* ») qui l'identifient comme étranger et résonnent comme une dépréciation de soi et des siens. Francesco et sa sœur réagissent par une sorte de déni d'appartenance et par l'imposition du français comme langue d'usage familial. « L'identité pour soi » (revendiquée par soi-même) passe à l'époque par une volonté de rompre avec le lien généalogique de la langue perçue comme la marque non désirée d'une origine à laquelle ils veulent se soustraire. Ne pas se distinguer, et surtout ne pas être distingués, être comme les autres, c'est ce à quoi ils aspirent. Conséquence logique, le français est la seule langue d'usage pour la génération des enfants, les parlers d'origine sont abandonnés. C'est une situation d'assimilation linguistique et culturelle voulue mais contrainte.

Les attitudes xénophobes n'étaient pas l'apanage des villages et des bourgs de montagne. P. Milza (1995) raconte comment fils d'émigré italien, il était lui aussi traité de « macaroni » dans son école parisienne dans les années 40. Cependant, dans les communes du Haut-Doubs, 'ne pas être d'ici' devait être plus difficile à vivre encore, à une époque où les citadins de la région, les « gens de la ville », étaient déjà considérés comme un peu « autres ». Francesco fait la comparaison entre la situation de sa famille émigrée dans le Jura français et celle du frère de son père émigré dans le Jura suisse. Sur le versant suisse, son oncle et ses cousins ont été semble-t-il mieux acceptés, ce qui explique selon Francesco que la langue italienne se soit maintenue dans cette branche de la famille :

« j'ai des cousins qui habitent en Suisse romande, du côté de la Chaux de Fonds, eux, ils parlent les deux langues couramment, le français et l'italien. Parce que mon oncle qui était en Suisse, donc le frère de mon papa, il parlait toujours italien avec sa femme, et puis les gamins ont appris le français à l'école et l'italien à la maison ... Jamais ils n'ont eu de problème en Suisse, jamais ils n'ont eu de problème d'immigration ... S'il n'y avait pas eu ce contexte avec les jeunes, avec l'école, même avec certains parents, peut-être qu'il n'y aurait pas eu de problème, on aurait parlé italien, français »

L'interprétation que Francesco donne de son monolinguisme est claire : l'italien est pour lui associé à des expériences de vie marquées par la souffrance et l'exclusion ; d'où le rejet radical de cette langue.

2.2 L'italien accepté et les regrets

L'italien ne disparaît pas pour autant du répertoire de Francesco et de sa sœur⁴ : refoulé, il entre dans une phase dormante. Deux facteurs vont contribuer à le réactiver. Ce sont d'une part les liens conservés avec la famille restée en Italie : visites, rencontres vont donner une fonction sociale à l'italien en tant que langue relationnelle dans le réseau familial étendu (oncles, tantes, cousin(e)s) :

« on allait tout seuls voir les cousins, etc. etc. Eux parlaient italien, nous on parlait français »

Un minimum de langue commune va être nécessaire pour se comprendre et c'est une bonne raison pour « réveiller » la langue italienne.

Le deuxième facteur est l'effet du temps qui apaise les conflits de l'enfance, même si en profondeur il en reste des traces indélébiles. La famille Salvio est mieux acceptée, l'intégration sociale et professionnelle des enfants est réussie⁵. La promotion par l'école a joué à plein :

« ils [ses parents] avaient en tête que c'était par l'école qu'on pouvait aboutir à quelque chose »

« c'était difficile mais on est sortis du tas et on a essayé de faire quelque chose, de créer nos vies »

À l'entrée dans l'âge adulte, les attitudes de Francesco se font moins rigides et laissent place à un intérêt pour l'italien. Les parents sont sollicités pour enseigner quelques bribes de la langue :

« on a commencé à dire après à mes parents 'vous pourriez peut-être nous apprendre quelques mots'. Quand on a été adultes et que la période d'exclusion était un peu passée, on avait dit 'il faudrait un petit peu nous apprendre quelques rudiments d'italien'... bon, ils nous apprenaient quelques rudiments, mais c'était difficile, c'était dire 'bonjour', 'merci' des choses comme ça »

Avec la maturité, viennent les regrets d'avoir exclus l'italien :

« quand on a commencé à avoir 18, 20 ans, on a dit aux parents 'on était bêtes' »

« maintenant on le regrette avec du recul... On aurait appris cette langue, on aurait pu faire des tas de choses, parce que ça arrive souvent maintenant, on va en Italie, c'est que j'ai encore j'ai tous mes oncles, j'ai des cousins et on entretient des relations »

« le seul regret que j'ai, c'est de me dire 'on aurait dû continuer à parler l'italien, à apprendre l'italien' »

La coupure linguistique avec la langue familiale suscite une réflexion plus générale qui montre que Francesco a tiré la leçon du passé. Le sentiment de perte et de culpabilité latente soutient une conviction : il faut apprendre d'autres langues, il faut que les migrants d'aujourd'hui puissent garder leur langue :

« moi, je dis on a loupé un peu quelque chose du fait du contexte, essayons de ne pas recommencer. Moi, je les [ses enfants] pousse à aller en Italie, voyager, apprendre une autre langue »

« alors j'allais dire est-ce qu'on est fautif, pas fautif? est-ce qu'on a une responsabilité, pas de responsabilité? Aujourd'hui je dis, les personnes qui sont là, il faut qu'elles continuent à parler l'arabe si c'est l'arabe ou bien le dialecte d'un pays »

⁴ Rien n'est dit sur le bergamasque.

⁵ Francesco a fait carrière dans la fonction publique, sa sœur aînée dans l'Éducation nationale.

... *Mais ils vont se retrouver confrontés à des situations qu'on a vécues il y a 40 ans, 50 ans* »

Se glisse dans le propos une remarque amère sur le mépris des autochtones à l'égard des langues des étrangers d'aujourd'hui, résurgence d'une blessure pas totalement cicatrisée :

« c'est un désastre de voir que c'est une richesse, les langues, et comment c'est bafoué parce qu'on est d'une origine étrangère »

2.3 Retour à l'italien

Des quatre enfants de la 1^{ère} génération née en France, aucun n'a eu de pratique familiale de l'italien et du bergamasque. De pratique durable s'entend, car même si le français est la langue de communication dans la sphère privée, et même si Francesco considère le français comme sa L1⁶, le français n'a pas été la langue transmise par les parents. L'italien comme le bergamasque ont été les langues auxquelles les enfants ont été exposés dans leur petite enfance jusqu'au moment de l'interdit.

L'italien, resté en sommeil dans le répertoire verbal des deux aînés, est réactivé par des apprentissages scolaires. La sœur de Francesco a choisi l'italien au lycée Pasteur de Besançon et a continué à l'étudier à l'université⁷. L'apprentissage de l'italien a été beaucoup plus tardif pour Francesco. Le retour à la langue, entendu comme volonté de s'approprier l'italien par un véritable apprentissage, s'effectue pour lui au moment de la retraite avec la fréquentation de l'université ouverte :

« je me suis dit 'c'est quand même ballot' parce que la première langue qui me vient à l'idée, c'est quand même l'italien, celle avec laquelle j'aurais le plus de facilité de communiquer, d'apprendre. Donc c'est pour ça que je me suis inscrit ».

Mais, durant le long laps de temps entre la langue interdite et son apprentissage près de 50 ans plus tard, Francesco ne laisse pas l'italien hors champ. La langue est là, dans les contacts continus avec la branche italienne de la famille (communication par internet, par téléphone, vœux de Nouvel an, présence aux enterrements, rassemblement familial...). Mais on peut penser que les pratiques de Francesco tiennent du « bricolage linguistique » et dans ce sens l'inscription à un cours traduit un désir de dépasser ce stade élémentaire. Les « bains de langue » de l'enfance ont laissé des traces dont Francesco prend alors conscience. Dans les cours de l'université ouverte, le professeur d'italien remarque en effet la bonne prononciation de Francesco. La prononciation d'une langue est quasiment toujours l'élément le plus difficile à acquérir dans les apprentissages adultes. Dans le cas de Francesco, parler l'italien sans accent, comme un natif, reflète l'empreinte laissée par la langue familiale dans la prime enfance. C'est en quelque sorte son italianité native qui s'exprime :

« on voit qu'on a quand même ça un peu dans le sang, j'allais dire c'est resté ».

Jusqu'où ira l'apprentissage de l'italien ? Quel degré de compétence sera atteint ? Impossible à dire. Mais peut-être qu'avec l'expérience de la vie, la langue italienne a pris un autre sens pour Francesco. Cette langue est à présent nettement affirmée en tant que composante de ce qu'il est (identité pour soi), en tant que bien commun du « nous » familial, signe des origines (voir 2^{ème} partie). La langue est ce qui conserve et transmet la mémoire familiale et sa disparition entraîne la perte de morceaux du passé :

« [quand la langue est perdue] c'est un peu de soi qui s'en va, de la famille qui disparaît, c'est un peu euh.... nos origines ».

⁶ « [le français] c'est ma 1^{ère} langue, depuis tout petit » dit Francesco.

⁷ L'italien ne figurait pas parmi les langues étrangères offertes dans les établissements scolaires du Haut-Doubs. C'est donc une possibilité de « rattrapage » qui n'a pu être exploitée que dans le 2^{ème} cycle du secondaire.

C'est pourquoi le fait que l'une de ses filles, Paula, apprenne l'italien à 22/23 ans, à un moment où la langue familiale semblait perdue dans la descendance, est un plaisir pour lui :

« je sais que lui, il était vraiment content que j'apprenne cette langue, mon père »
(témoignage de sa fille, Paula)

3 La 2^{ème} génération née en France⁸

La 2^{ème} génération est composée des quatre enfants de Francesco et de son épouse française 'de souche'. C'est le français qui est transmis puisque Francesco, quasi monolingue en français, est dans l'incapacité d'assurer la transmission de l'italien et que le français est la langue native de la mère. Le français, langue maternelle des enfants de cette génération, devient la nouvelle langue familiale. On trouve dans les répertoires des enfants les langues scolaires classiquement offertes dans les établissements locaux : allemand et anglais. L'italien, non enseigné dans le Haut-Doubs, est de fait supprimé des choix possibles. Francesco et sa sœur aînée sont ainsi les derniers de la lignée à perpétuer la langue familiale. Cette situation est commentée par Francesco avec une tristesse mêlée de regret :

« il n'y a plus personne qui parle. Donc là, on n'est plus que deux. Après, nos enfants, ils ne parlent plus.... » (Francesco)

Cependant, le rameau italien, conservé tant bien que mal à la 1^{ère} génération, n'est pas totalement coupé ; il réapparaît dans le répertoire verbal de Paula, d'abord sous forme de quelques phrases acquises dans l'enfance lors d'un séjour en Italie, puis plus tard avec un apprentissage formel de la langue.

Les quelques phrases que Paula se souvient avoir apprises lorsqu'elle avait 10 ans et qu'elle a toujours gardées en mémoire viennent de vacances en Italie avec ses parents. C'est un italien utilitaire associé aux expériences concrètes d'une jeune enfant (manger, boire...) :

« depuis 10 ans, j'ai toujours su dire 'je voudrais du pain', 'je voudrais de l'eau' et 'je voudrais une glace', je n'ai jamais oublié comment on disait ça et ça me vient de cette fois-là »

Ce qui est significatif, c'est le non oubli de ces premiers acquis durablement inscrits dans la mémoire à long terme. Peut-on considérer cela comme le signe d'une sensibilité à la langue d'origine de sa famille ? C'est possible car Paula dit que si l'italien avait été enseigné dans son collège, elle l'aurait appris, *« ça, c'est évident »*. C'est à la fin de l'adolescence (à 18/19 ans) qu'apprendre l'italien lui apparaît comme une nécessité mais le passage à l'acte ne s'effectue que quatre ans plus tard (elle vit alors à Besançon), en lien avec un projet professionnel : l'idée est de faire un stage dans le cadre d'un programme européen et *« pourquoi pas »* en Italie ? Pour mieux concrétiser ce projet, elle décide de se mettre sérieusement à l'italien et choisit de l'étudier en auto-apprentissage avec la bonne vieille méthode Assimil. Paula se donne un programme strict qu'elle suit à la lettre :

« tous les jours, je me rappelle, tous les matins, je me levais, je faisais ma leçon d'italien [...] J'étais vraiment très assidue »

De plus, marquée d'une réelle motivation, elle saisit les occasions de pratiquer la langue apprise avec son voisin qui tient un restaurant italien :

« on pouvait passer une heure, deux heures à ne parler qu'en italien ».

Le résultat est qu'en trois mois, elle a, dit-elle, *« un italien fort correct pour la discussion »*. Elle pratique également l'italien avec son grand-père et avec ses cousins d'Italie en visite. En revanche, elle n'échange que quelques bribes avec son père qui, dit-elle, *« bredouille »*. On le constate, l'apprentissage est fructueux, les compétences de Paula en italien se développent

⁸ Cette partie repose sur l'entretien de Paula. Les citations extraites de l'entretien de son père Francesco sont explicitement signalées.

très rapidement, l'italien entre dans des pratiques actives. Le lien est renoué mais c'est compter sans les imprévus de la vie.

Paula a aujourd'hui 25 ans. L'italien, si récemment appris, est un peu passé à l'arrière-plan, concurrencé par une autre langue, le berbère, langue de la rencontre amoureuse. Du coup, le projet avec l'Italie est « *tombé à l'eau* ». Une nouvelle passion linguistique est née, également portée par le désir de comprendre une autre culture, par le besoin de communiquer avec la famille non francophone de son ami. Cette langue, elle se l'approprie de façon naturelle, par l'interaction sociale avec des natifs sentimentalement proches : son ami et la famille de celui-ci :

« en fait, quand je l'ai rencontré, avant qu'on parte la première fois là-bas [au Maroc], il m'avait appris une base de 20 mots, 25 mots, et là ça a été l'immersion radicale dans une autre culture. Personne ne parlait français donc moi si je voulais communiquer, je m'y suis mise. Et là ça fait 3 ans maintenant, quand je vais là-bas, j'y suis même allée une fois toute seule, je me débrouille largement. J'ai appris le berbère en parlant »

Paula accueille la langue de l'autre, alors qu'elle n'y est pas obligée son ami étant francophone et qu'elle pourrait se contenter d'un bagage minimal en berbère pour les contacts avec la famille marocaine. Sans entrer dans des considérations qui dépassent mon propos, on peut simplement constater que la situation d'accueil de la langue de l'autre par Paula est inverse de celle qu'a vécue son père dont la langue l'a stigmatisé en tant qu'étranger.

Le destin des langues est inséparable de la vie des individus dans ses aspects contingents et on le voit ici. Une rencontre qui, quoiqu'on pense, est le fruit du hasard amène à changer de projet, ce qui a des répercussions sur les langues. Le berbère prend le pas sur l'italien. Dans la foulée, Paula s'intéresse à l'arabe classique (aspect écrit) car elle a « *le fantasme peut-être de vivre à l'étranger plus tard* ». Conséquence : l'italien est (momentanément ? durablement ?) désactivé. Restent des outils d'apprentissage (dictionnaire, grammaire...) attestant la présence formelle d'une langue qui ne résonne plus. Reste aussi un désir d'Italie. Mais cela ne fait pas vivre la langue qui n'est vivante que par l'usage :

« aujourd'hui, je ne le parle plus. Alors pour l'instant je ne sais pas encore ce que je vais en faire mais mes dictionnaires, mon Bescherelle italien, tout est encore à proximité. Et je voulais aller en Italie avec mon compagnon ... j'aimerais vraiment y aller... Donc je ne sais pas encore ce que je ferai, mais de toute façon je me dis que je ne pourrai pas la laisser... morte ».

Fragile existence des langues ... Le destin de l'italien n'est pas définitivement scellé dans la vie d'une jeune adulte de 25 ans. Et même si l'italien sort de ses pratiques, c'est une langue qui aura longtemps encore (peut-être toujours) une résonance particulière car elle représente bien autre chose qu'un simple outil de communication ordinaire. C'est la langue de son identité italienne, héritage d'une histoire dont elle se sent (douloureusement) partie prenante comme on le verra dans la 2^{ème} partie.

Conclusion

Considérée globalement, la généalogie linguistique sur trois générations ne fait que confirmer la plupart des études faites sur le devenir des langues d'origine. La grande enquête nationale *Étude de l'histoire familiale*, dont une partie est consacrée aux pratiques et à la transmission des langues régionales et des langues de l'immigration, révèle un processus continu d'assimilation linguistique durant tout le XX^e siècle⁹ : « ... au fil du siècle et malgré la permanence de l'immigration, le français s'est imposé comme langue habituelle au sein des familles. Non seulement le bilinguisme a diminué, mais quand il s'est maintenu, le français est en général devenu la langue habituelle ; dans la première moitié du siècle, quand deux langues étaient pratiquées, le français n'était utilisé qu'occasionnellement » (F. Clanché, 2005 : 515).

Dans la famille Salvio, comme dans d'autres familles issues d'une migration, la perte de la langue d'origine est visible dès la 1^{ère} génération née en France et se confirme à la 2^{ème} génération. Les parents migrants arrivés bilingues ajoutent le français à leur répertoire. C'est la situation assez classique de migrants s'appropriant la langue du pays où ils s'installent. La 1^{ère} génération née en France se caractérise par un monolinguisme dominant (par refus de la transmission) avec des pratiques plus ouvertes à l'âge adulte. La sœur aînée de Francesco peut être qualifiée de bilingue : elle a des compétences effectives en italien et pratique cette langue ponctuellement mais régulièrement (elle va souvent en Italie, parle avec la branche italienne de la famille). Francesco est un monolingue d'un certain type : ses pratiques langagières sont presque exclusivement monolingues en français, et l'italien n'est employé que par intermittence, avec la famille d'Italie. Mais l'existence de Francesco est traversée par l'italien, souterrainement durant la période du refus, plus visiblement ensuite. La 2^{ème} génération née en France est monolingue en français à l'exception de Paula, « *fascinée par les langues* » comme elle dit. Elle a un répertoire plurilingue composite et instable avec une langue d'usage (le français), des langues scolaires dont il ne reste rien, sauf pour l'anglais qu'elle retravaille depuis peu pour des raisons professionnelles¹⁰, avec une expérience d'apprentissage de l'italien limitée dans le temps (sorte de parenthèse actuellement refermée), et le berbère enclenché par des motivations affectives imprévues.

La construction du répertoire verbal de Paula, la variété des contextes d'appropriation¹¹, la dynamique des langues qui le composent, est une bonne illustration de la notion de trajectoire linguistique. Les trajectoires individuelles sont faites de continuités, de ruptures, de reprises, de réapprentissage. Pour Paula dont la biographie langagière est encore jeune, on a l'exemple d'un parcours fragmenté, relativement discontinu dans lequel, sous la permanence de la langue d'usage, aucune langue ne donne lieu jusqu'ici à une expérience de longue durée. Ce n'est évidemment que sur des trajectoires étendues dans le temps que l'on peut observer les lignes de force et la vitalité des langues d'un individu. On doit considérer que le parcours de Paula avec les langues est encore en devenir.

⁹ Les résultats de l'étude sont présentés dans un ouvrage collectif paru en 2005 *Histoires de familles, Histoires familiales*, réalisé sous la direction de C. Lefèvre et A. Filhon (voir bibliographie). La question des langues est traitée dans la 7^{ème} et la 8^{ème} partie de l'ouvrage.

¹⁰ « *L'allemand, l'anglais, je suis sortie du lycée je ne parlais plus rien comme la plupart des gens [...]. Professionnellement, je donne un gros coup sur l'anglais. Aujourd'hui je dirais que j'ai un anglais très courant* ».

¹¹ Parmi les contextes d'appropriation figurent l'acquisition familiale pour la L1 (le français), des apprentissages scolaires formels (les langues scolaires), une expérience d'auto-apprentissage (l'italien), l'acquisition naturelle par interaction sociale (le berbère).

Si on revient à l'étude des parcours dans une approche générationnelle plus collective, la migration provoque dans la famille Salvo des lignes de rupture pour l'italien en tant que langue transmise. Comme le dit Francesco avec regret et une certaine nostalgie, l'italien est « sorti » de la famille : il n'est plus acquis par une « *formation familiale* », il n'est plus « *dans une lignée* » ; il est appris « *comme on apprend l'anglais, comme on apprend l'arabe, comme on apprend le russe* », c'est-à-dire un peu comme une langue étrangère. Les passeurs de langue ne sont plus les parents ni les proches, la langue n'est plus donnée dans l'enfance mais elle est apprise dans l'adolescence ou à l'âge adulte, dans des situations où elle n'est plus la langue de l'intimité. Un lien est coupé. Apprendre la langue de manière formelle, c'est-à-dire dans des cours, avec une méthode, n'a rien de commun avec l'expérience de la transmission familiale.

PARTIE II : LE LIEN AVEC LES ORIGINES ET AVEC L'HISTOIRE FAMILIALE

« On naît dans une famille, on s'inscrit dans une histoire en fonction d'un certain nombre de valeurs, d'expériences, d'attributs sociaux et symboliques qui vous ont été transmis par une histoire familiale lointaine (généalogique) et par celle que l'on a vécue dans son enfance » (A. Muxel, 1996b : 177).

Cette partie développe une approche de ce que la langue italienne représente pour Francesco et Paula. Vont émerger des facteurs de nature identitaire, pour Francesco l'importance prise par la famille perçue dans ses liens avec les origines, pour Paula le poids d'une histoire familiale marquée par la différence.

L'expérience douloureuse vécue par les parents perçus comme des étrangers indésirables affecte les descendants de différentes manières. Les générations nées en France, en particulier la 1^{ère}, sont d'une certaine façon des migrants symboliques. Francesco est un exemple de migrant symbolique rejetant dans sa jeunesse son identité italienne ; la langue, signe visible d'altérité, est un héritage dont il ne veut pas. La manière dont les descendants réagissent à l'histoire de leurs parents/de leurs grands-parents est d'autant plus marquée émotionnellement qu'ils ont eu connaissance, soit en tant que témoins, soit plus indirectement par la mémoire familiale, des manifestations concrètes d'hostilité dont ceux-ci ont été victimes. Ce lourd héritage suscite des réactions variables selon les personnes : refoulement puis acceptation pour Francesco, révolte et identification à l'autre pour Paula.

1. Francesco : La famille, creuset de l'identité

« Moi je suis né en France mais... je me sens italien à 100% parce que mes parents étaient italiens »

La thématique des origines revient à plusieurs reprises dans les propos de Francesco :

« je pense que toute personne, toute famille, aime bien savoir ses origines, savoir d'où elle vient ça c'est important [...] Garder ses origines, ses fondamentaux, savoir d'où on vient, qui on est, comment ont vécu les parents, c'est important »

Savoir qui on est, d'où on vient, passe par la transmission de souvenirs, récits, anecdotes fournis par les plus anciens, c'est-à-dire par la mémoire familiale. Tout individu a en outre ses propres souvenirs, actualisés dans les entretiens par la formule *« je me rappelle »*. Au-delà des limites de la mémoire individuelle, il y a la mémoire vivante des plus âgés qui seule peut ouvrir l'accès à des morceaux du passé familial. La quête des origines se fait également par des recherches personnelles ou plus collectives pour une plongée dans la profondeur généalogique, dans ce que A. Muxel (1996a) nomme la mémoire archéologique qui répond à la question *« d'où vient-on ? »*. L'arbre généalogique est un support de cette mémoire.

1.1 L'arbre généalogique

La famille, c'est la lignée des Salvio dont Francesco et ses enfants portent le nom patronymique. Recherche des ancêtres, établissement des filiations, l'activité généalogique permet la construction d'une identité individuelle inscrite dans un ensemble familial. Elle effectue une remontée vers des temps oubliés, des générations disparues, qui stimule l'imaginaire familial. Généralement, le travail généalogique est le fait d'un parent qui s'intéresse au sujet. Dans le cas présent, l'arbre généalogique des Salvio a été élaboré par le

mari de la sœur aînée de Francesco et c'est devenu ensuite une entreprise collective à laquelle chacun participe. La dimension actuelle de l'arbre (15 mètres de long !) donne une idée de l'ampleur de la reconstitution d'une généalogie dont les racines remontent jusqu'à la fin du XVIII^e siècle :

« le mari¹² de ma sœur aînée a fait un grand arbre généalogique sur les Salvio. Il a commencé par un petit arbre, et puis maintenant ça devient un truc qui fait 15 mètres ! Et à chaque fois qu'on se retrouve, les rassemblements des Salvio, il déplie son document, tout le monde vient regarder, on rajoute. Il y en a un qui arrive avec un avis de décès, il y en a d'autres qui viennent avec un acte de naissance. Alors il faut voir maintenant ce que ça représente ! Côté Salvio, il faut voir ce que ça représente ! on est remontés ... je crois que les premiers Salvio, c'est fin 1.700 »

M. Segalen (1996) rappelle que le sociologue M. Halbwachs a été le premier, dans un ouvrage de 1925¹³, à avoir montré le caractère collectif des mémoires familiales et sociales et on en a l'illustration ici. L'arbre généalogique fédère les différentes branches des Salvio, celles du Haut-Doubs, de Suisse, et celles d'Italie, il réalise le trait d'union entre ceux qui sont restés et ceux qui ont migré, reconstitue l'unité coupée par la migration à un moment de l'histoire. Ce n'est pas un hasard si les généalogistes amateurs sont particulièrement nombreux dans les familles à la mémoire « coupée » (par le déplacement, la séparation, la perte...). Par la mobilisation collective qu'il suscite, l'arbre renforce la cohésion du groupe et intègre l'individu dans un ensemble où il trouve une définition de lui-même. Cette longue chaîne générationnelle qui repousse les origines de plus en plus loin dans le temps et qui horizontalement s'étoffe de fratries importantes, donne une amplitude et une densité insoupçonnée au maillon qu'est l'individu et dont il tire une légitime fierté. C'est ce que l'on peut lire en filigrane dans les paroles de Francesco citées plus haut : *« Alors il faut voir maintenant ce que ça représente ! Côté Salvio faut voir ce que ça représente ! »*.

1.2 Le rassemblement des Salvio

Le « nous » familial étendu à l'ensemble des générations vivantes est entretenu par un rituel : le rassemblement annuel des Salvio. Là encore l'initiative est due à un parent « pivot » qui en a eu l'idée vingt ans auparavant :

« J'avais un cousin qui est décédé maintenant et qui voulait faire quelque chose avec toute cette communauté italienne. Donc il a commencé il y a 20 ans à faire un rassemblement de tous les Salvio qui pouvaient exister sur le secteur de Mouthe-Pontarlier. Donc là on se retrouve chaque année, que les Salvio, toutes les personnes qui ont quelqu'un de Salvio dans la famille. La plus grande rencontre, on était 200... ah oui ça fait du monde hein !... Tous les 4/5 ans, on fait le rassemblement en Italie. Ça discute français, italien et nous on se force à parler un peu italien. C'est intéressant parce qu'on arrive grâce à cette idée du cousin à pouvoir échanger avec le village d'où sont partis les Italiens »

On retrouve le thème du trait d'union entre les branches italienne et migrante, la notion de nombre : c'est un rassemblement de masse de quelque 200 personnes. Les Salvio implantés dans l'une des communes du Haut-Doubs constituent d'ailleurs la famille la plus nombreuse, dépassant les familles locales :

« la famille la plus importante à M.¹⁴ c'est les Salvio, c'est la famille la plus importante, c'est pas des gens du cru... »

¹² Le mari de sa sœur est français, ce qui indique l'investissement des conjoints de souche non italienne dans la cause des Salvio.

¹³ Halbwachs Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF, 1925.

¹⁴ M = commune du Haut-Doubs.

Le regroupement de tant de Salvio d'ici et d'ailleurs n'est pas évoqué sans une satisfaction mêlée d'une pincée d'orgueil. Revanche du destin !

La réunion annuelle des Salvio est un intense moment relationnel entre toutes les générations. La famille y fait le point sur elle-même. On fait l'inventaire des naissances, des décès, des nouveaux entrants par mariage. On y échange des nouvelles sur les uns et les autres :

« C'est toujours un grand moment, ce rassemblement des Salvio [...] Les anciens viennent, c'est véritablement une rencontre qui est conviviale, qui est plus que conviviale... On rappelle les nouveaux qui viennent, les nouvelles familles, on rappelle aussi ceux qui sont décédés dans l'année »

Le rassemblement est la fête de l'italianité dans deux de ses manifestations de culture populaire : la cuisine et les chansons. Cela renvoie Francesco à l'expérience vécue dans sa jeunesse : la polenta interdite, la langue italienne censurée. Aujourd'hui il est réconcilié avec son moi italien et on sent le plaisir qu'il éprouve à être immergé dans la culture de ses origines. Il se rappelle sa mère qui *« chantait beaucoup de chansons italiennes, de montagne, de bergers »*. Il dit avoir lui-même *« appris beaucoup de chansons italiennes, de chants italiens, du folklore »*. Chansons, plats traditionnels, ce sont des souvenirs de la vie de famille associés à une mémoire affective :

« au rassemblement des Salvio, ça chante tout le temps Moi, je vois quand on se retrouve, on aime bien, on fait des plats typiquement italiens, la polenta, là ça y va, il n'y a personne pour dire que c'est pour les poules (rires). Ça chante, ça raconte les histoires de famille, ça parle d'untel qui est resté en Italie, ça parle de ceci de cela... »

La famille est une communauté ciment d'identifications symboliques. L'intérêt de Francesco pour les choses du passé en tant que recherche de soi et sur soi se porte aussi sur divers supports de mémoire. Il a des cousins en Italie qui ont fait des recherches sur les villages où des parents ont vécu (documents écrits, photos). Ces fragments du passé ramènent à la langue insuffisamment maîtrisée :

« c'est tout écrit en italien. Des fois je lis et je ne comprends pas tout et il faut que je trouve quelqu'un pour traduire »

Les grandes rencontres annuelles posent le problème de la langue. *« On se force à parler un peu italien »* dit Francesco. L'absence de langue commune est indéniablement un frein à la plénitude du sentiment communautaire. On partage mieux si l'on se comprend. La langue trouve alors une fonction significative. L'entretien réalisé ne permet pas de développer cet aspect. Comment la question de la langue est-elle gérée ? Comment la communication s'établit-elle entre les Salvio francophones et les Salvio italophones ? Le lien identitaire familial se nourrit d'éléments divers (plats, chants, imaginaire de l'ancêtre commun). La langue apparaît davantage comme un lien symbolique que comme une nécessité pratique. Le fait qu'elle ne soit plus commune est cependant comme une lézarde dans l'unité célébrée par le rassemblement annuel. Francesco envisage avec inquiétude la perte du lien dont il voit déjà les signes dans sa propre génération, pour ne rien dire des jeunes générations :

« je pense que la génération des enfants nés en 1950/1955, il y en a peut-être 10%, dont ma sœur et moi on fait partie, qui ont maintenu certaines traditions »
« on garde toujours le contact avec les parents, moi j'aime bien que ça perdure, que ça se pérennise. Faut pas que ça disparaisse »

1.3 Les recherches personnelles

Les recherches personnelles de Francesco prennent la forme de visites sur des lieux qui gardent la mémoire de ses parents (le village et la maison où ils sont nés) et celle des morts (les cimetières). Francesco a vu la maison de son père à Berbenno :

« Ce qui m'intéresse, c'est d'aller voir là où ont habité mes parents ».

Les cimetières accueillent les morts qui ont leur nom et les dates bornant leur existence inscrits dans la pierre ; avec aussi leur portrait ; bref résumé d'une vie :

« Je vais au cimetière puis je regarde les dates de naissance des parents, des grands-parents, des oncles, des tantes, tout ça... ça donne une idée. Ce qui se passe en Italie qu'on commence à voir en France, sur toutes les tombes il y a une photo, même des photos d'il y a cent ans... Et je trouve que d'aller sur les tombes, ça fait partie un peu de notre histoire, de voir d'où on vient, c'est intéressant de voir ça »

La visite au cimetière est l'occasion de recueillir des informations sur les parents décédés, de leur donner un visage. Associée à l'arbre généalogique, elle participe à la recherche des origines.

2. Paula : Le poids d'une histoire familiale marquée par la différence

Paula, 2^{ème} génération née en France, est la 3^{ème} des 4 enfants de Francesco. Comme toute la fratrie, Paula est née dans le Haut-Doubs ; elle y a fait sa scolarité primaire et son 1^{er} cycle secondaire (collège). Elle a 25 ans au moment de l'entretien, vit à Besançon où elle travaille.

Ses attitudes à l'égard de la langue italienne s'éclairent par le rapport qu'elle entretient avec l'altérité, plus précisément par l'origine italienne comme marque de la différence réfractée par l'expérience migratoire. La thématique de l'intolérance, du refus de la différence, de la stigmatisation de l'étranger est une des dominantes de l'entretien. Cette thématique trouve ses racines dans l'histoire familiale. Le récit de la xénophobie ordinaire subie par son grand-père¹⁵, son père, sa famille, a développé en elle une hypersensibilité à toute manifestation de non acceptation de l'autre. On peut dire qu'une part de ce qu'elle est procède de l'histoire familiale vue sous l'angle du stigmaté, histoire dont elle a hérité et qu'elle a fortement intériorisée.

C'est son grand-père, avec qui elle a toujours eu des relations proches, qui est le transmetteur principal de la mémoire événementielle :

« C'est toutes les histoires, c'est tout ce qui a été raconté... Parce que moi après, du coup, j'en redemandais à mon grand-père... [...] Mon grand-père souvent nous parlait de ça [...] on a toujours discuté énormément avec mon grand-père »

« j'ai toujours eu un fantasme pour l'Italie. En fait c'est vraiment venu des récits de mon grand-père, son immigration difficile... j'étais toujours révoltée dès qu'il me parlait de ça, du racisme »

Son père joue également un rôle important dans cette transmission même si elle pense qu'« il ne se confie pas vraiment sur son intérieur ».

Ces histoires, Paula a commencé à y prêter attention à l'entrée dans l'adolescence :

« moi, je me suis intéressée à écouter vraiment ce qu'on nous disait quand j'ai eu 14 ans »

¹⁵ Le grand-père est codé Pietro, en tant que père de Francesco, dans la carte linguistique familiale.

Dans les histoires racontées, il y a des faits « ordinaires » (bagarres dans la cour de récréation) et des épisodes clefs qui ont la dimension du drame (elle les qualifie d'« *histoires horribles* ») et qui pèsent lourdement sur la mémoire : la sienne, celle de ses frères et sœurs, de toute la famille, mais chez elle avec plus d'intensité que chez les autres :

« ça m'a énormément marquée, énormément marquée, ça c'est évident quoi ! »

« j'ai toujours porté, mais bien plus que mes frères et sœurs, cette histoire-là et vraiment je l'ai toujours mal vécu »

« tout ce que je sais, c'est que cette histoire de toute façon difficile d'immigration, tout le monde la porte, mais avec moins de ... avec moins de douleur »

Deux épisodes marquants sont évoqués dans l'entretien. Le premier survenu dans les années 80 concerne son père. C'est « *l'histoire entre guillemets tragique de l'élection de mon père* », qui a été « *un incident tragique* » aux effets selon elle destructeurs « *c'est ça qui l'a cassé à vie* », dit-elle. Le deuxième, qui date du début de l'année 2000 et qui prend appui sur une rumeur infondée, est relatif à son frère¹⁶. Ces deux événements qui ne viennent plus d'un passé lointain et révolu donnent à Paula le sentiment d'un destin familial qui se perpétue :

« on a toujours été en ligne de mire [...] Notre famille depuis des générations était en ligne de mire »

« pour des raisons X ou Y notre famille a toujours été au centre de la polémique »

Ces récits reçus à l'adolescence provoquent en elle des sentiments violents : révolte, détestation du lieu où elle est née qui a été le théâtre des faits, détestation des gens qui y vivent. Ils ont aussi engendré de la souffrance. La façon dont Paula en parle aujourd'hui, les mots qu'elle emploie, révèlent que la blessure est toujours là, avivée par les événements qu'elle évoque. Perdure également la dimension passionnelle qui l'accompagne. Le discours de l'excès est à la mesure de l'impact émotionnel des récits sur la dévalorisation des siens :

« toute mon adolescence j'étais révoltée par ces histoires »

« ça me rendait folle », « j'étais dans une colère ! »

« je sais que chez moi ça a toujours énormément de résonance et de douleur »

Le racisme est chez elle un thème éminemment sensible :

« le racisme me met dans des états de colère incroyable ! C'est un sujet qui est très brûlant »

Le lieu de naissance où Paula a vécu ses dix-huit premières années est stigmatisé. C'est pour elle « *un endroit d'intolérance* », « *une terre d'ignorance* », habitée par des « *ignorants* », des « *ignares* », des gens qui « *refusaient la différence* ». Pour fuir ce lieu, elle est partie en tant qu'interne faire son 2^{ème} cycle secondaire (lycée) ailleurs. C'est un lieu où elle ne retourne pratiquement plus car s'y associent trop de souvenirs négatifs :

« C'est quand j'étais vraiment dans ce berceau du Haut-Doubs que j'ai le plus mal vécu »

Son attitude radicalement positive à l'égard de l'altérité procède, selon elle, de cette histoire douloureuse :

« j'ai toujours eu à la limite la réaction inverse de n'être attirée que par ce qui est différent de moi, et ça je me dis que je ne l'aurais pas eu si je n'avais pas eu cette histoire familiale-là avant moi »

¹⁶ Son frère porte le code G2(2). L'épisode relatif au père de Paula est relaté dans deux extraits, « La candidature » et « Histoire du père » ; celui concernant le frère est présenté dans « Histoire du frère » (voir extraits à la fin de cette partie).

Son origine italienne est en quelque sorte revendiquée au nom de la différence qui s'alimente non pas tant des relations vécues avec la branche italienne de la famille ni de séjours en Italie, que des marques de l'intolérance du passé :

« je disais toujours 'je suis d'origine italienne', j'avais besoin de le dire alors qu'on n'allait quasiment plus en Italie. On voyait très peu la famille, on ne parlait plus italien mais je disais 'je suis d'origine italienne', comme quelque chose de dire 'je suis différente et je l'assume'. C'était ce sentiment-là.... C'était par rapport au refus de la différence que je trouvais.... [phrase inachevée] »

L'interrogation sur la langue s'éveille tardivement, vers 18/19 ans comme on l'a vu, dans le prolongement de l'affirmation de son identité italienne, avec la prise de conscience que la langue est part de cette identité :

« j'ai toujours dit que j'étais d'origine italienne [...] quand je me présentais en général, j'arrivais à un endroit où je disais toujours que j'étais d'origine italienne ; et à un moment donné ça me faisait extrêmement bizarre de dire que j'étais d'origine italienne alors que je ne parlais pas du tout cette langue-là ... de me dire 'pourquoi on ne parle plus italien dans ma famille ?', c'était vraiment étrange ... Pourquoi les enfants avaient demandé qu'on cesse de parler italien ? Moi, j'ai trouvé que perdre une langue, c'était perdre son identité, c'était vraiment effroyable »

La définition que Paula donne de son identité sociale (*je suis d'origine italienne*) est dans une certaine mesure une identification à l'autre ; la place où elle se situe est la place de l'autre, l'autre de la différence, installant par là-même une continuité avec les siens perçus comme autres par le regard autochtone. Cependant, l'apprentissage de l'italien, associé à un projet de stage en Italie, prendra fin avec l'apparition d'un nouveau projet de vie (voir 1^{ère} partie).

Ce qui est dit dans l'entretien montre une identification très forte à la famille, cristallisée dans la thématique de la différence refusée par les autres. Paula se positionne dans le camp des « différents », identité personnelle en grande partie modelée par le passé familial. Ce qu'elle est vient de « *cette histoire familiale-là* ». Elle souligne d'ailleurs, non sans une certaine fierté, qu'elle porte comme sa propre famille le nom patronymique, qu'elle fait partie des Salvio :

« la plupart de mes cousins n'ont pas le nom de Salvio. Seul mon père et donc seuls, nous portons le nom de famille [elle dit que ses tantes ne s'appellent plus Salvio] On est les seuls à s'appeler Salvio »

Pourquoi l'histoire familiale a-t-elle été si profondément intériorisée par Paula ? Pourquoi la résonance est-elle beaucoup plus vive chez elle que chez ses frères et sœurs ? Ce sont des interrogations qui dépassent l'objet de ce travail et le cadre de l'entretien réalisé. Ce qui en revanche apparaît clairement, c'est que cette histoire forge *pour le moment* le socle identitaire auquel l'italien est rattaché en tant que signe symbolique de cette appartenance.

Conclusion

L'étude des entretiens de Francesco et de Paula montre que la langue d'origine n'est pas un élément que l'on peut aborder isolément pour tenter de comprendre le sens qu'elle a aux yeux de l'individu. La langue est en effet insérée dans un ensemble diffus d'éléments entremêlés symboliques de l'origine (liens de filiation, nom patronymique, chants, lieux...). On ne peut pas davantage décrire la langue de manière externe, comme un banal objet d'apprentissage ou de pratiques. Plus que les usages, qui dans le cas de Francesco et Paula sont assez peu fréquents, compte la valeur affective et identitaire de la langue italienne.

Les significations attribuées à la langue d'origine par une personne sont toujours situées dans le temps, celui du cycle de vie et celui du temps générationnel. Ainsi, Francesco est à l'âge de la retraite, Paula est une jeune adulte. On a chez le premier un aperçu de l'évolution de son rapport à l'italien et à ses origines à différents moments de sa vie (dans l'enfance, à la fin de l'adolescence, quelque trente ans plus tard). Francesco a une approche plus distancée, il a pris un certain recul par rapport à son histoire dont il tire des enseignements, et par rapport à ses attitudes passées qu'il évalue (vision critique de sa radicalité, regrets). Paula a une approche émotionnelle, immédiate de sujets qui pour elle sont encore très proches, très présents. C'est une phase singulière de sa trajectoire personnelle qui est reflétée. L'heure n'est pas encore au travail réflexif ; pour cela il faut que le temps de la maturation permette le dépassement d'une mémoire trop lourde et (peut-être) trop encombrante. La mémoire est toujours retravaillée au fil du temps, est progressivement appropriée par l'individu. L'exemple de Francesco le montre.

La langue d'origine telle qu'elle se présente dans les propos de Francesco et de Paula est un symbole identitaire et, on l'a dit, cela ne s'accompagne ni d'un apprentissage durable, ni d'une véritable pratique langagière, ni de visites régulières en Italie. L'observateur a parfois l'impression qu'apprentissage et usage sont pour les témoins une sorte de rappel à l'ordre, comme un devoir non accompli qui donne mauvaise conscience, style « je devrais la parler, je devrais l'apprendre, je ne devrais pas la laisser disparaître, etc. ». L'origine, partie de la définition de soi, se vit dans les liens effectifs (rassemblement des Salvio) et imaginaires (l'arbre généalogique) pour Francesco ; dans l'histoire portée et symboliquement partagée, dans l'ouverture à l'autre étranger (figure substitut du migrant) et à la langue de l'autre pour Paula. La langue vécue en tant qu'attribut culturel tient plus du désir que de l'agir chez Francesco et Paula. La langue évidente, non évoquée dans les entretiens tant elle va de soi, est celle dans laquelle les témoins ont baigné dans l'entourage familial et dans laquelle ils ont construit leur vie. Parler avec les siens, mener l'essentiel de sa vie se fait en français. La banalisation du français contraste avec les valeurs attachées à l'italien qui semble prendre une importance affective d'autant plus grande chez les témoins qu'ils ne la pratiquent plus ou presque.

Les identifications de l'individu, on le sait, sont plurielles. La langue native est double, l'une est la langue reçue des parents, le français pour Paula, l'autre symbolique vient des générations antérieures. Il n'y a pas concurrence, opposition entre les deux langues. Chacune d'elles exprime des aspects différents du moi de la personne, le soi et l'autre en soi. Chacune d'elles remplit des fonctions différentes dans une sorte de complémentarité singulière. Elles ne jouent pas sur les mêmes registres.

Merci à Francesco et à Paula qui m'ont manifesté leur confiance en acceptant de s'entretenir avec moi.

Gisèle Holtzer

ANNEXES

Extraits de l'entretien de Francesco

L'enfance

« Je me rappelle, mon père avait acheté un vélo pour aller à l'école mais il y en avait qui mettaient des bâtons dans les rayons, pour casser les rayons ... Je recevais des frondes, des cailloux, alors à force, j'en avais un peu marre... Je me rappelle, j'étais même méchant. Ma maman, une fois elle m'avait dit qu'il fallait un peu se calmer. Alors j'expliquais à mes parents la situation, ils ne voulaient pas le croire... mais ils le savaient bien, ils faisaient semblant de ne pas le croire... Et puis un jour, je me rappelle très bien, un enfant de gendarme m'avait traité de tous les noms, et je l'avais mordu, je l'avais... je sais pas quoi. Si bien que le gendarme était venu à la maison voir un peu ce qui se passait. Là, c'est la première fois que j'avais quand même trouvé... que j'avais vu un gendarme un peu compréhensif. Il n'a pas marché dans le jeu du jeune.... »

La candidature

« C'était en 83, R m'avait demandé d'être candidat aux élections municipales, je l'ai fait ; et puis après il m'avait dit 'ce serait bien si tu pouvais aller un peu plus loin que conseiller municipal' C'était pour devenir maire. Je lui ai dit 'je n'ai pas les capacités', 'si si'. Bon j'ai suivi ses conseils. Mais j'ai été battu et sur beaucoup de listes c'était marqué 'on ne veut pas d'un maire étranger' R en est tombé sur le derrière. J'avais fait un mandat avec lui et puis après j'avais suivi ses conseils parce que ça faisait très longtemps que je le connaissais... Donc j'ai été battu... et puis pas d'étranger, pas de ceci, retourne d'où tu viens.... C'est vrai que je m'appelle toujours Salvio et je le renie pas... Quand j'ai vu comment ça tournait, j'ai arrêté. Je ne voulais pas faire de tort à mes parents... parce que mon père, il en avait souffert quand il avait vu ça. Il a dit 'c'est un peu moi le fautif', je lui ai dit 'mais toi tu n'y es pour rien', il me dit 'si moi je suis italien, c'est moi qui suis venu en France, c'est moi qui ai travaillé ici'. Bon dans sa tête c'était comme ça [...] Avec ma femme, on avait déjà deux enfants, on a souffert... Donc là j'avais dégusté parce que je me disais 'mais c'est pas possible, qu'est-ce que c'est que ces histoires ... d'où tu viens !. Dans le Haut-Doubs c'est pas facile hein ! »

Extraits de l'entretien de Paula

Histoire du frère

« Mon frère a eu une adolescence plutôt difficile, beaucoup de conneries, beaucoup de trucs comme ça. Un moment donné, c'était systématique, c'était toujours mon frère. Dès qu'il se passait quelque chose dans le village, c'était mon frère... Et je vais vous dire, c'était il y a 5/6 ans, il y a eu un article qui est sorti dans la presse qui disait 'un certain FS s'est fait attraper, 21 ans, à Belfort, trafic de cocaïne'... un FS qui avait l'intention avec les bénéficiaires de son trafic de partir à Cuba, la musique, je sais pas quoi. Deux jours après, mon père a reçu une lettre disant 'je suis désolé pour ce qui est arrivé à ton fils, na na na, na na na'. La rumeur s'est propagée que c'était mon frère.... Donc vous voyez, je ne veux pas dire que c'est lié à notre histoire familiale, mais on a toujours été en ligne de mire... Tout le monde appelait pour savoir si c'était mon frère. La moitié du village là-bas était persuadée que c'était ça. Et si mes parents sont venus s'installer à Besançon, c'était justement à cause de ça ! [...] Parce que tout le village était persuadé que c'était mon frère qui était en taule pour trafic de cocaïne ! Donc vous voyez, moi après, je ne veux pas dire que je fais un lien, mais je le fais ».

Histoire du père

« Moi quand mon père me raconte que, né en France, il se faisait passer à tabac, qu'il racontait qu'on préparait ... un truc pour les poules au lieu de la polenta, moi toutes les histoires... Dans les années 80, mon père a eu une déception politique [...] En fait son père [donc le grand-père de Paula] a trouvé au lendemain de cet événement un manteau et une valise... Mon grand-père, qui avait 11 ans quand il est arrivé, cinquante ans après, on lui met une valise devant sa porte... Moi tout ça, je n'ai jamais pu oublier, et c'était dans ce village ! [...] Mon père est persuadé que cette histoire politique est due notamment à ses origines ».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CLANCHÉ François, 2005, « Langues régionales, langues étrangères : de l'héritage à la pratique », in *Histoires de familles, Histoires familiales*, Lefèvre C., Filhon A. (dir.), Les Cahiers de l'INDED n°156, p.513-520.
- DUBAR Claude, 2000, *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris, PUF.
- GIOLITTO Marco, 2004, « Langue d'hier ou ressource identitaire ? Quelques images du piémontais chez des jeunes Turinois », in *Langues et contacts de langues dans l'aire méditerranéenne. Pratiques, représentations, gestion*, H. Boyer (éd.), Paris, L'Harmattan, p.151-171.
- LEFÈVRE Cécile, FILHON Alexandra (sous la direction de), 2005, *Histoires de familles, Histoires familiales*, Les Cahiers de l'INED n°156.
- LEQUIN Yves, 1988 (dir.), *La mosaïque France. Histoire des étrangers et de l'immigration en France*, Paris, Librairie Larousse.
- MILZA Pierre, 1986, « L'immigration italienne en France d'une guerre à l'autre : interrogations, directions de recherche et premier bilan », in *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, P. Milza (dir.), École française de Rome, p.1-42.
- MILZA Pierre, 1995, *Voyage en Italie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- MUXEL Anne, 1996a, *Individu et Mémoire familiale*, Paris, Nathan.
- MUXEL Anne, 1996b, « La mémoire familiale », in *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, Paris, Sciences Humaines Éditions, p.177-178.
- NOIRIEL Gérard, 1988, *Le creuset français. Histoire de l'immigration XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil.
- PONTY Janine, HIN Laure, 2009, « La Franche-Comté, carrefour de multiples influences », *Hommes & Migrations* n°1278, mars-avril, p.100-112.
- SEGALEN Martine, 1996, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin/Masson, 4^{ème} édition (1^{ère} édition 1979).
- WALTER Henriette, 1994, *L'aventure des langues en Occident. Leur origine, leur histoire, leur géographie*, Paris, R. Laffont.